

# 442ÈME RUE

Newsletter à géométrie variable et parution aléatoirement régulière

## N° 116



**442ème RUE**  
**64 Bd Georges Clémenceau**  
**89100 SENS**  
**FRANCE**  
**(33) 3 86 64 61 28**  
**leo442rue@orange.fr**  
**<http://www.la442rue.com>**

Greetings :  
Les LEZARDS MENAGERS (Bon anniversaire)  
K-PUN  
PRESIDENT DOPPELGANGER  
Philippe TERRAL (Scrotum)  
Johan ASHERTON & Terry BRISACK  
PYHC  
POLICE ON TV  
Maïté GROSJEAN (Le Silex)  
Agnès MOREL (CookingWithElvis)  
CHUCK TWINS CALIFORNIA  
VINCENT (Mass Prod)  
Thomas CLEMENT (Bande Dessinée Info)  
Sabrine DA PAZ  
VIBROMANIACS  
Jean-Noël LEVAVASSEUR  
Frank FREJNIK (Slow Death)  
MATT & JULI (Rewinder)  
GAEL (Rhum Runners)  
RIP :  
Gunnar "Leatherface" HANSEN  
Andy WHITE  
Phil "Philthy Animal" TAYLOR  
Maureen O'HARA  
Peggy "Lady Bo" JONES

**Vendredi 11 décembre 2015 ; 15:55:28**  
**(Animal time)**

---

**La "442ème RUE", le retour de la vengeance du rock'n'roll**

La "442ème Rue" à la radio ? Oui, c'est possible ! Avec pas moins de 3 émissions.

"442ème Rue", tous les mardis, de 18h30 à 21h.

"ABC Rock" (le rock de A à Z), les 1er, 3ème (et éventuellement 5ème) mardis du mois de 21h à 23h.

"Best of 442ème Rue", les 2ème et 4ème mardis du mois, de 21h à minuit. Ca se passe sur le 94.5 de Triage FM, à Migennes (Yonne).

Et sur Internet : <http://www.triagefm.fr>

Stay tuned.



### **The RHUM RUNNERS : Rhum rhapsodies (CD, Doghouse & Bone Records)**

"Yo ho ho et une bouteille de rhum" chante Long John Silver dans "L'île au trésor". Petit joueur. Les Rhum Runners, une bouteille, ça ne leur suffit pas. Il y a longtemps qu'ils sont passés au format supérieur, au tonneau, carrément. Et il faut bien ça pour ensiler les disques du groupe tourangeau qui commencent à s'empiler au fond de la cale. Il ne se passe pas un mois (ou peu s'en faut) sans qu'une nouvelle galette vienne nous abreuver de notre ration de canne fermentée. Le petit dernier s'appelle "Rhum rhapsodies" et porte bien son titre. Y a du rhum (hips !) et des rhapsodies. Même si certaines d'entre elles sont déjà parues sur d'autres formats. Les Rhum Runners ne se privent pas du plaisir de recycler leurs meilleures ritournelles. Comme c'est le cas ici avec "Let's ride with Tarzan", "Back again in the Congo" (2 turlurettes qui nous entraînent au cœur de l'Afrique), "Allada twist" (une rengaine nord-africaine), "Dinner at Dracula's" (au charme slave prononcé, on n'ose penser à ce que le brave comte met dans notre assiette). Quant aux autres, leurs mélodies ne nous sont pas franchement inconnues non plus ("Sahara", "Song for Lula"), nous transportant sous des latitudes qu'on n'a, en principe, guère l'habitude de fréquenter, du moins pas au quotidien. Les Rhum Runners, ça balance et ça chaloupe entre rythmes exotiques, musiques de danse et pseudo bandes originales de films de genre, avec une nette prédilection pour le polar ou l'espionnage, sans oublier un zeste d'aventure. L'omniprésence des cuivres, le déhanchement lascif de la contrebasse, le sautilllement de la batterie, le ressac du piano, le friselis de la guitare, tout ça contribue à produire de la mélodie guillerette, joviale et épanouie, et donc à nous faire frémir du bassin presque plus sûrement que l'effeuillage en contre-jour de la voisine d'en face. D'autant qu'il y a toutes les chances que celle-ci soit inaccessible, ce qui n'est pas le cas des Rhum Runners pour peu qu'on se défausse d'une poignée d'euros pour prix de leurs services musicaux. En revanche, le tonneau n'est pas fourni. Faudra voir à vider le sien.

### **The GROOVIN' JAILERS : Take it or leave it (CD, Casual Records/Dragon's Fart Records/Mass Productions)**

Comme il y a des agriculteurs bio (même si, avec la pollution ambiante, j'ai toujours des doutes dans l'affaire), il y en a qui font du reggae les pieds dans le purin, avec les bottes en caoutchouc qui siéent bien. Les Groovin' Jailers sont originaires du nord de la France, Hazebrouck plus précisément, riante bourgade des environs de Dunkerque. "Une ville paisible et principalement résidentielle" comme se plaît à le souligner Wikipédia, ce qui, en langage politiquement moins correct, signifie qu'on s'y fait chier grave le soir après 22 heures. Dès lors, on comprend pourquoi les 5 membres des Groovin' Jailers ont décidé, en 2010, de mettre un peu de soleil, de couleurs et de chaleur dans leur quotidien un chouia tristouille et grisâtre. Pour ça, rien de mieux que l'early-reggae, le ska ou le blue beat. Des musiques qui vous filent la patate (tubercule fort apprécié dans la région, comme chacun sait) dès le premier accord, le premier contretemps, le premier riddim. Les Groovin' Jailers sont une formation reggae classique, chant-guitare-basse-batterie-orgue, histoire de poser la rythmique, de libérer le skank et d'insuffler le shuffle aux 12 titres de ce premier album. Un disque qui vous fait danser dès son insertion dans le lecteur, et qui ne vous lâche plus les arpions jusqu'à la dernière note. Ça demande donc un minimum de condition physique pour suivre le train, mais l'avantage, quand on est chez soi, et pas sur le dancefloor, c'est qu'on peut toujours se contorsionner comme une betterave (autre tubercule local), on ne risque pas de se faire occire par le ridicule. Dans mon cas, ça tombe plutôt bien, vu que mon wining et mon skanking doivent être à peu près aussi gracieux qu'un militant FN à qui on demanderait un quelconque effort intellectuel. Moi, au moins, j'ai l'avantage de ne pas emmerder mes contemporains en écoutant les Groovin' Jailers. Eux non plus d'ailleurs en jouant leur musique pimpante et plutôt sociale.

### **The VENTURES : Play the country classics (CD, Magic Records - www.magic-records.com)**

Les Ventures sont un groupe de rock instrumental formé en 58, qui existe toujours aujourd'hui, avec 2 de ses membres fondateurs, le guitariste Don Wilson et le bassiste Bob Bogle, tous 2 largement octogénaires. Tout au long de ses presque 60 ans d'existence, le groupe a connu de notables périodes à succès, particulièrement au Japon. Evidemment, avec une telle longévité, la discographie du groupe est impressionnante, avec 70 albums officiels, et une poignée de standards incontournables, au premier rang desquels "Walk don't run" et "Hawaii 5-0". L'album qui nous intéresse ici

est la réédition d'un disque paru en 1963 et qui, comme son titre l'indique, est composé de standards de la country arrangés à la sauce instrumentale, ce qui en fait un exercice de style plutôt gouleyant, les Ventures n'étant pas franchement de médiocres musiciens, on s'en doute. Sont donc ainsi passés à la moulinette instrumentale des thèmes comme "Panhandle rag" de Leon McAuliffe, dont les Ventures reprennent aussi "Steel guitar rag" dans la même veine d'inspiration texane. Autres grands classiques, "San Antonio rose" de Bob Wills, le roi du western swing texan, "I walk the line" de Johnny Cash, période Sun, "Wabash cannonball", un traditionnel popularisé par la Carter Family puis Roy Acuff, "Lovesick blues", un thème de comédie musicale popularisé par Rex Griffin et, surtout, par le grand Hank Williams, "Oh, lonesome me", énorme succès de Don Gibson, dont Johnny Cash fera, lui aussi, un hit conséquent. Les 10 titres de l'album original sont augmentés de 2 bonus, "Sugarfoot rag" de l'excellent guitariste Hank Garland et "You are my sunshine" de Jimmie Davis, une chanson qui deviendra l'hymne officiel de la Louisiane quand le même Jimmie Davis se fera élire gouverneur de l'état pour la première fois en 1944 (il sera élu une seconde fois en 1960). Un parfait salopard au demeurant, réactionnaire raciste plus ou moins affilié à la mafia, un statut pas si inhabituel aux Etats-Unis. L'intérêt de cet album, on l'aura compris, tient dans les arrangements au cordeau des Ventures, qui donnent à ces chansons archi-connues une seconde jeunesse en version instrumentale. De la belle ouvrage, indubitablement. On ne pouvait en attendre moins d'un groupe de cette trempe.

---

#### **442eme RUE LE LABEL**

- RUE 001 = **SALLY MAGE** (Single 2 tracks)  
Punk-rock-garage - Green vinyl - 7,5 €
- RUE 002 = **Joey SKIDMORE** (Single 2 tracks)  
Iggy Pop covers - Green vinyl - 7,5 €
- RUE 003 = **GLOOMY MACHINE** (Single 2 tracks)  
Noisabilly - Pink vinyl - 7,5 €
- RUE 004 = **Nikki SUDDEN** (Single 2 tracks)  
Class rock - Blue vinyl - 7,5 €
- RUE 005 = **Johan ASHERTON** (Single 2 tracks)  
Lightning pop - White vinyl - 7,5 €
- RUE 006 = **HAPPY KOLO/CHARLY'S ANGELS** (Split EP 3 tracks)  
Punk-rock vs punk'n'roll - Pink vinyl - 7,5 €
- RUE 007 = **LICENSE TO HEAR - A TRIBUTE TO JAMES BOND** (LP 16 tracks)  
16 bands covering 007 themes - Picture disc - 19,5 €
- RUE 008 = **The DIRTEEZ** (Single 2 tracks)  
Cryptic rock'n'roll - Blue vinyl - 7,5 €
- RUE 010 = **Joey SKIDMORE** : One for the road...Live at the Outland (CD 12 tracks)  
Roots-rock'n'roll on stage - 15 €
- RUE 011 = **ROYAL NONESUCH** : Maximum EP (EP 4 tracks)  
60's-garage - Black vinyl - 7,5 €
- RUE 012 = **GLAMARAMA** (CD 24 tracks)  
24 rock'n'roll bands with guitars - 15 €
- RUE 013 = **The FAN FOUR - A TRIBUTE TO THE BEATLES** (EP 4 tracks)  
4 bands loving the Fab Four - White vinyl - 10 €
- RUE 015 = **ELECTRIC FRANKENSTEIN vs DOLLHOUSE** (Split EP 3 tracks)  
Power punk vs Rock'n'blues - Green vinyl with red speckles - 7,5 €
- RUE 016 = **Les MARTEAUX PIKETTES** (EP 4 tracks)  
Punk-rock'n'roll-garage 77 - Picture-disc - 8 €
- RUE 017 = **CHEWBACCA ALL STARS** (Single 2 tracks)  
Punk'n'soul to let the girls dance - Green vinyl - 7,5 €
- RUE 020 = **The FROGGIES** : Leather and lace - An anthology of the Froggies (CD 24 tracks)  
Reissue 2 LP's on 1 CD. 80's french power-pop. Johan Asherton's first band - 15 €
- RUE 021 = **SPERMICIDE** : Drunk'n'roll (LP+CD 11 tracks)  
High energy power rock'n'roll from France. Covers of Black Flag, Chron Gen & Motörhead - Red or clear vinyl - 21,5 €
- RUE 022 = **The CHUCK NORRIS EXPERIMENT** : Best of the first five (LP 14 tracks)  
High energy power rock'n'roll from Sweden - Dark grey vinyl - 19,5 €
- RUE 023 = **The CHUCK NORRIS EXPERIMENT** : Live at Rockpalast (LP 14 tracks)  
Live in Germany. Covers of Misfits and Bruce Springsteen - Download code - Black vinyl - 23,5 €

**CASBAH CLUB : Dead London calling (CD, Nineteen Something - [www.nineteensomething.fr](http://www.nineteensomething.fr))**

**DIRTY HANDS : Miles away (CD, Nineteen Something)**

Le label Nineteen Something, émanation de Slow Death, a pour vocation d'exhumer des inédits de quelques groupes majeurs de la scène française des années 80/90. Parmi les dernières productions, ces 2 disques consacrés à des groupes qui, à l'époque, s'agitaient du côté de l'écurie Black & Noir, autrement dit dans l'orbite des Thugs, sur une scène angevine, et assimilée, qui faisait de cette région l'une des plus dynamiques de l'hexagone, à l'égal de Rennes ou de Montpellier par exemple. Casbah Club a connu une carrière de 7 ans, de 89 à 96, au milieu de cette fourmilière bruyante et bruitiste. Pourtant, le groupe n'a laissé derrière lui qu'un 45t et un EP, ce qui n'est pas ce qu'on a connu de plus stakhanoviste comme production. Faut dire aussi que le gang a eu une histoire assez chaotique, ce qui ne facilite jamais vraiment les choses. Cet album vient combler un vide qui en avait laissé plus d'un sur sa faim. Notons l'hommage déferent au Clash, via la pochette, avant de nous focaliser sur la musique, via 11 titres rares ou inédits. Des titres enregistrés entre 90 et 94. 2 d'entre eux ont déjà fait l'objet d'une parution officielle, sur des compilations à l'époque, dont "Days of september" sur le mythique "On another planet" de Black & Noir, 3 sont extraits d'une démo de 92, tandis que les 6 autres sont totalement inédits. 4 de ceux-ci, enregistrés en 94, auraient dû figurer sur le premier album du groupe, si celui-ci avait vu le jour. 20 ans plus tard, ils sont enfin disponibles, ce qui ne peut que nous faire regretter que Casbah Club ait jeté l'éponge avant d'être passé à cette étape cruciale dans la vie d'un groupe. Un disque qui, d'un seul coup d'un seul, accroît singulièrement sa discographie. Dommage que ce soit à titre largement posthume. Du côté de Dirty Hands, angevins eux aussi, l'approche est un tantinet différente, puisque "Miles away" est un album live. L'histoire du groupe n'est pas non plus la même. En effet, s'il a duré moins longtemps (89/94), il a néanmoins sorti 1 single et 3 albums, ce qui est déjà plus conforme à l'habitude. Chez Dirty Hands, on va chercher ses références chez Sartre. D'ailleurs, après le split de 94, quand le groupe se reforme, sans Boochon, le bassiste, c'est sous le nom francisé les Mains Sales qu'il officie, avec 2 nouveaux albums à la clé à la fin des 90's. Pour l'heure, ce "Miles away" s'intéresse à la première formation, celle qui a pour nom Dirty Hands. Avec 13 titres enregistrés live tout au long de la carrière du groupe. Ces enregistrements ont été effectués directement en sortie de console, ce qui explique que l'on n'entende que faiblement le public, uniquement capté via les micros de scène, et non par des micros d'ambiance avant d'être rajoutés au mixage pour faire croire qu'on se trouve au cœur même de l'action et du public, artifice habituellement utilisé pour les "vrais" live. Ici, on s'en fout, ce qui compte, c'est la musique du groupe, pas le public. Quant au choix des morceaux, 12 d'entre eux sont déjà disponibles sur les 3 albums du groupe, l'intérêt résidant évidemment dans leur interprétation publique, parfois assez différente de leur version studio. Une seule chanson peut faire figure d'inédit, du moins pour qui n'est pas fan hardcore de la première heure des Dirty Hands, "Here, he's coming", puisque la version studio n'est disponible sur la première K7 démo du groupe, parue en 89, et que bien peu d'entre nous doivent donc posséder dans leur discothèque. Ne boudons pas notre plaisir de pouvoir écouter ces quelques bandes de 2 groupes importants de la première moitié des années 90, même si nous ne sommes probablement pas très nombreux à nous en souvenir. Ces sorties ont au moins le mérite de les remettre sous le feu des projecteurs.

**DARIA : Impossible colours (CD, Arctic Rodeo Recordings - [www.arcticrodeorecordings.com](http://www.arcticrodeorecordings.com))**

Qu'on le veuille ou non, il existe incontestablement une école angevine, une école qui va bien au-delà du seul nom des Thugs, certes les grands frères ou les parrains de nombre de groupes issus de cette ville, de qui ces petits frères ou filleuls ont su apprendre quelques notions de base en matière d'intégrité musicale, mais qui, au fil du temps, ont clairement su se démarquer de leurs aînés et revendiquer leur propre liberté créatrice et artistique. Comme Daria. 15 ans d'existence, et un quatrième album qui vient confirmer tout le bien qu'on pense d'eux depuis longtemps. Comme leurs premiers efforts, ce nouvel album affiche des influences fondamentalement américaines. Un pays qu'ils ont d'ailleurs visité plusieurs fois ces dernières années, et où ils ont enregistré "Impossible colours". Des influences à chercher dans une scène post-punk et post-rock fièrement plantée dans les années 90, ce qui leur a même valu d'apparaître, en 2013, sur le prestigieux label Dischord pour un split 45t partagé avec Office Of Future Plans. Le genre d'expérience qui n'est pas donnée aux premiers venus. "Impossible colours"

est également le premier album signé par la nouvelle formation de Daria, puisque, désormais, la batterie est tenue par Matgaz, un vieux routard de cette scène bruitiste, pour avoir fait partie de Headcases ou de Billy Gaz Station, entre autres. En 12 titres, ce disque se révèle aussi intense, aussi dense, aussi tendu que les précédents, avec ses mélodies écorchées vives, ses accords tourmentés, ses riffs poignants, et une interprétation au cordeau, surlignée par un rendu "live en studio" qui conserve tout son arôme de spontanéité, tout son instinct sauvage, toute son animalité brute et musquée. "Impossible colours", tel est le titre de ce disque, et il y a de ça, puisque, si l'on devait coloriser la musique de Daria, on ne sortirait probablement pas d'un noir et blanc suggestif et oppressant.

**GLOOMY HELLIUM BATH : Sistema solera (CD autoproduit)**

Premier album de ce jeune groupe, même si au moins 2 de ses membres ont déjà commis quelques méfaits sonores dans une autre vie. Gloomy Helium Bath s'inscrit dans une veine résolument tapageuse, distillant un métal fortement teinté d'électro, voire même d'indus. On pense aux petits frères de Ministry à l'écoute de ces 9 titres où les guitares vous maravent les oreilles avec l'acharnement d'une division d'infanterie montant à l'assaut de la colline 60, où la basse vous pilonne la tripaille avec la pugnacité d'une batterie d'obusiers de 420 sur Verdun, où les machines vous laminent le cotique avec l'opiniâtreté d'une escadrille de B-52 napalant le sud-est asiatique un soir de désœuvrement, où les vocaux vous arrachent la couenne avec l'entêtement d'un kamikaze lobotomisé par son crétinisme. Gloomy Helium Bath enfonce le doigt bien profond là où ça fait le plus mal, et prend un malin plaisir à bien triturer la plaie, des fois qu'il reste un fond de sensibilité à exorciser. Quant au "digitus impudicus", c'est en prime, c'est cadeau, parce que Gloomy Helium Bath nous aime bien. Cool.

**FORMATS COURTS**

**HILLS N'PILLS : Delicious nourriture (CDEP autoproduit)**

Si j'ai bien compté, voilà le troisième EP de Hills N'Pills, un truc un poil plus extrême et plus radical que les 2 précédents, plus métal en tout cas, même si les influences "orientales" de Salim, l'un des 2 chanteurs, qui a grandi au Maroc, pointent encore le bout de leur nez au détour d'un sillon ou deux ("Atchoum", "Funky shit"). Musicalement, c'est brut de décoffrage, musclé et plutôt vigoureux. Les lascars n'amuse pas le terrain et vous labourent un hectare ou deux en à peine plus de temps qu'il ne leur en faut pour nous pondre 4 titres, ceux du EP par exemple. A priori, la fusion, c'est pas ce que je préfère. Mais là, il y a suffisamment de métal dans le four à bois pour que l'alliage soit à la hauteur de nos espérances. Quant à la nourriture évoquée dans le titre du EP, le cocktail pilule-12<sup>5</sup> me semble suffisamment stimulant pour faciliter la digestion.

**KOKOMO : EP (CDEP autoproduit)**

Voilà un duo guitare-batterie assez inhabituel. Plutôt que de taper dans le blues foutraque ou le rock'n'roll cradingue, les 2 jeunes nantais ont choisi d'explorer les années 70 et de les revisiter à leur sauce, énergique et autoritaire. On pense parfois à quelques trucs proto-hard mêlés à des sonorités psychédéliciques de bon aloi, le tout servi par un chant abrasif, acide et incisif qui nous rappelle les voix âcres d'une Janis Joplin ou d'une Lisa Kekaula, bien qu'ici ce soit celle d'un garçon, comme quoi les apparences peuvent parfois être trompeuses. Gare au blind-test.

**NEON BONE : Sick of me (CDEP, Monster Zero)**

Un EP 4 titres pour un groupe qui s'entoure de mystère. Tout ce qu'on sait, c'est que Neon Bone est originaire de Münster, au nord de l'Allemagne. Pour le reste, contentons-nous de la musique. Un punk-rock frais et vivifiant teinté de pop'n'roll roboratif. On y entend même un clavier sur "Bucket full of shame", du genre cheap et lo-fi, minimaliste en diable, mais d'une efficacité mélodique à toute épreuve. Qualité allemande quoi ! Tant que ça ne porte pas le logo Volkswagen, on est à peu près sûr qu'il n'y a pas tromperie sur la marchandise, ni sur la quantité de sueur émise. Encore que j'imagine que, puisque le groupe préserve jalousement son anonymat, il ne doit pas donner de concert, ce qui réduit d'autant l'excès de sébum. Dommage.

**REWINDER : Demo 2015 (CD autoproduit - [www.rewinder-jmprod.com](http://www.rewinder-jmprod.com))**

**REWINDER : DVD video (DVD autoproduit)**

Perpétuant la grande tradition des duos guitare-batterie, Rewinder inscrivent délibérément leur démarche dans les années 90, revendiquant notamment un héritage grunge évident. Mais pas que. La formule minimaliste autorise aussi des incursions vers le garage, voire le trash les jours de grande colère. Cette démo fait

suite à un premier EP paru il y a une paire d'années, et le couple (à la ville aussi) sait faire gicler l'électricité de ses accords lysergiques et robotatifs, et faire exploser les vu-mètres avec ses rythmiques telluriques et sismiques. Il y a peu d'instant de répit dans cette demi-douzaine de déflagrations soniques propres à réveiller le pyromane qui sommeille en nous. Matt, la moitié masculine du duo, était encore, il y a peu, le batteur des défunts Lipstick Vibrators. Pour faire bonne mesure, Rewinder fait aussi paraître un DVD regroupant 6 clips tournés entre 2012 et aujourd'hui. Des clips qui, comme les chansons, sont faits main et maison, en "DIY" total, caméra super 8 en pogne. "Saver", qui est également l'un des titres de la nouvelle démo, et "Nothingness" sont tournés en image par image, ce qui n'est pas rien et demande un sacré boulot. Les autres sont, la plupart du temps, tournés chez Matt et Juli (du moins le supposé-je, n'ayant jamais été invité à prendre l'apéro chez eux), ce qui reste encore la meilleure façon de faire à son rythme et selon ses envies et disponibilités. On aime ce côté artisanal et bricolo, bien dans l'esprit punk, en tout cas plus que le punk MTV qui prévaut trop souvent dans le genre.

#### GRADUATION DAY - 50 SONGS THAT SHAPED THE BEACH BOYS (2CD, *Fantastic Voyage* - [www.fantasticvoyage.com](http://www.fantasticvoyage.com))

C'est jour de remise de diplôme sur le campus, mais les jeunes Beach Boys, plutôt que d'enfiler leurs ridicules tenues noires d'étudiants, préfèrent réviser leur disothèque en vue de bientôt former le groupe qui va leur offrir gloire et fortune. Et si vous voulez savoir ce qu'ils écoutent alors, à la fin des années 50, vous avez fait le bon choix. En 50 titres, cette compilation nous plonge en droite ligne dans les principales influences des garçons de la plage, à savoir les 3 frères Wilson, Brian, Dennis et Carl, leur cousin Mike Love, et le guitariste Al Jardine, du moins pour ce qui est de la formation la plus classique du groupe, puisqu'on ne saurait oublier le guitariste David Marks, qui tiendra ce poste en alternance avec Jardine durant les premières années, ni Bruce Johnston, le bassiste qui remplacera Brian sur scène quand celui-ci décidera de rester cloîtré en studio plutôt que de passer son temps sur la route. Eu égard aux harmonies vocales développées par les Beach Boys, bien avant la formation du groupe, quand la famille Wilson, parents compris, passait ses dimanches après-midi à vocaliser de concert, on ne s'étonnera pas de trouver dans cette sélection de nombreux groupes qui ont eux-mêmes fait de l'euphonie leur fond de commerce, comme les Four Freshmen, les Robins/Coasters, Danny & the Juniors (et leur imparable "At the hop"), les Everly Brothers, Dion & the Belmonts ou les Rivingtons (et leur inoxydable "Papa-oom-mow-mow" qui inspirera les Trashmen pour l'énergique "Surfin' bird"). Les Beach Boys, à leurs débuts, deviennent surtout les chantres d'un style encore tout neuf, le surf, même si, ironiquement, un seul d'entre eux pratique ce sport, Dennis Wilson, qui, clin d'oeil macabre, mourra noyé en 83. A l'origine, le surf est une musique instrumentale, les Beach Boys en feront un style vocal à part entière. Du coup, on trouve quelques-uns de ces précurseurs, comme Dick Dale (carrément l'inventeur du genre avec son invincible "Miserlou") ou l'un des plus proches amis du groupe, Jan Berry, présent ici avec 2 de ses duos, Jan & Arnie et Jan & Dean, ces derniers chassant sur les mêmes rivages que les Beach Boys. On ne saurait non plus passer sous silence quelques pionniers du rock'n'roll ayant forcément pesé sur la formation musicale de cette poignée d'adolescents qui ont grandi durant les années 50, une décennie définitivement placée sous le signe d'un rock'n'roll faisant alors feu de tout bois, Ritchie Valens ou Eddie Cochran (et son efficace "Summertime blues") figurant parmi leur panthéon personnel. La musique noire n'est pas en reste dans cette sélection, entre jazz et rhythm'n'blues, incontournable dès lors qu'on s'intéresse un tant soit peu à la naissance du rock'n'roll. Ray Peterson (et son chaloupé "Corinna, Corinna", que même Dylan reprendra à son compte), Glenn Miller (certes pas noir, mais néanmoins l'un des fleurons du jazz orchestral), Ella Fitzgerald ou les Drifters de Clyde McPhatter ne font pas vraiment partie des plus anecdotiques. Cette compilation recèle également son lot de grands classiques du rock'n'roll, au sens large du terme, "Why do fools fall in love" (Frankie Lymon & the Teenagers), "Do you want to dance" (Bobby Freeman), "Alley-Oop" (the Hollywood Argyles), "Monster mash" (Bobby "Boris" Pickett & the Crypt Kickers), "Running bear" (Johnny Preston ayant fait un tube de cette chanson écrite par le Big Bopper) ou encore "Louie Louie" (Richard Berry & the Pharaohs), tous titres qui connaîtront une carrière couvrant quasiment les 6 dernières décennies, titres abondamment repris depuis, et donc devenus intemporels. Et puis, si toutefois vous vous demandiez où les Beach Boys sont allés chercher certains de leurs plus gros succès, cette compilation apporte quelques réponses. En effet, Brian Wilson n'a pas écrit tous les classiques du groupe, il a

aussi su faire de la reprise un art majeur. Ainsi pour le "Sweet little sixteen" de Chuck Berry qui, avec un nouveau texte, est devenu "Surfin' USA". Ainsi pour "Sloop John B", un traditionnel calypso devenu un standard folk par les Weavers (au sein desquels officiait Pete Seeger) et le Kingston Trio (c'est leur version qui figure ici), voire même un classique skiffle, en Angleterre, par Lonnie Donegan. Ainsi pour "Barbara-Ann" du groupe doo-wop italo-américain the Regents. Une double compilation qui ratisse large (y compris du côté de la variété avec Annette Funicello ou Patti Page), mais qui éclaire de belle manière comment s'est faite l'éducation musicale d'une bande de gamins de la banlieue de Los Angeles qui vont conquérir le monde avec leurs vignettes pop addictives.

#### INTERNET

Une pleine brouette de nouveautés chez les allemands de **Soundflat**, **Electric Mess** (garage-punk new-yorkais), **Gumbo Ya-Ya's** (trash-garage sud-africain), **Mikey and the Drags** (garage-punk texan), **Jon and the Vons** (garage-punk parisien, avec **Jon Von**, ex **Rip Offs**, **Four Slicks** ou **Dragueurs**), que du bon ! : [www.soundflat-records.de](http://www.soundflat-records.de)

[www.doremi.co.uk/glam](http://www.doremi.co.uk/glam)

On l'aura compris à la lecture de l'URL de ce site, on y parle de **glam rock**. Plus précisément, on s'attache à établir une petite histoire du **glam anglais**. Succincte mais allant à l'essentiel, pour une première approche du genre. De **Sweet** à **T-Rex** en passant par **David Bowie** ou **Suzi Quatro**, cette scène **glitter** fut le seul truc intéressant de la première moitié des années 70, le seul truc, en tout cas, avec la naissance du **hard-rock**, à nous faire oublier la suffisance et les boursoffures du **rock progressif**. A la louche, l'âge d'or du glam-rock anglais se situe entre 70 et 75. Ça démarre avec la parution de "Ride a white swan", le premier succès de T-Rex, en novembre 70, et ça se termine en juillet 75 avec le dernier succès du groupe de **Marc Bolan**, "New York City". Entre temps, sont apparus d'autres groupes à succès, comme **Slade**, **Gary Glitter**, **Mott The Hoople**, **Arrows** (les créateurs du "I love rock'n'roll" popularisé par **Joan Jett**). Curieusement, alors que le site traite du glam anglais, le webmaster y rattache quelques titres d'**Alice Cooper** ou des **Sparks**, 2 groupes américains qui, de plus, n'ont jamais vraiment fait de glam rock. Pas plus, d'ailleurs, et à mon humble avis, que des trucs comme **Electric Light Orchestra**, **Roxy Music** ou les **Rubettes**, pourtant crédités comme tels sur le site. D'autant que, avec raison, le webmaster prend bien soin de dénoncer le glam de pacotille de gens comme **Elton John**, les **Bay City Rollers** ou **Showaddywaddy**, que d'aucuns n'hésitent pas à rattacher à cette scène, alors qu'il faut plutôt les classer dans les groupes **bubble gum**. Mais bon, ce genre de sélection étant de toute façon très subjective, il est toujours délicat d'en faire un état des lieux exhaustif. A partir de la seconde moitié des années 70, le glam rock va s'acquerir avec d'autres styles pour créer des genres hybrides comme le **glam punk** (les **Heartbreakers** de **Johnny Thunders**) ou le **glam métal** (**Poison** ou **Mötley Crüe**), passés sous silence ici. Le tout est complété par une interview (de 74) de **Nicky Chinn** et **Mike Chapman**, 2 piliers de la scène glam, en tant qu'auteurs-compositeurs et producteurs de Sweet ou Suzi Quatro, entre autres, et par un article (toujours de 74) sur une soi-disant scène **heavy metal bubblegum** dont la même Suzi Quatro serait l'égérie. Mais cet article étant paru dans un magazine appelé **Music Scene**, qui était loin d'être ce qui se faisait de mieux en la matière, on n'est pas surpris par les approximations de l'article, mis en ligne pour montrer comment était souvent traitée la scène glam dans la presse de l'époque. A prendre au second degré donc.

[www.jukeboxzeros.com](http://www.jukeboxzeros.com)

Pour un groupe de rock'n'roll, fallait oser adopter le patronyme de **Jukebox Zeros**, tant cet appareil, le **jukebox**, fut d'une importance capitale dans la propagation de notre musique préférée tout autour du monde. A une époque où il n'était pas si évident d'avoir son électrophone personnel et où les radios étaient souvent très frileuses dans leur programmation musicale. En revanche, comme il y avait des jukeboxes dans quasiment tous les bars du monde occidental, c'était encore le meilleur moyen d'écouter ses disques préférés. Les Jukebox Zeros sont un groupe de **Philadelphie** pratiquant un **garage-punk rock'n'roll** tendance **trash** ou **power-pop** selon les circonstances. Un groupe qui s'est formé en 2003 et qui a su convaincre de nombreux groupes de ses qualités si l'on considère l'impressionnante liste des premières parties qu'il a assumées depuis lors (**Cramps**, **Dickies**, **Slickee Boys**, **Real Kids**, **Edison Rocket Train**, **Adam West** ou **Fleshtones**, excusez du peu, liste évidemment non exhaustive, sinon, cette page n'y suffirait pas). A ce jour, les Jukebox Zeros ont sorti 3 albums et autant de EP. Ce site est donc leur page officielle, avec les rubriques habituelles, bio, photos,

chroniques de disques, interviews, liens et boutique en ligne). De quoi se familiariser avec un groupe hélas inconnu sous nos latitudes.

[www.leningradcowboys.fi](http://www.leningradcowboys.fi)

Voilà l'un des OVNI les plus improbables apparu dans le paysage rock mondial ces dernières années. Les **Leningrad Cowboys** sont finlandais et sont un croisement contre nature entre **Sha Na Na**, les **Choeurs de l'Armée Rouge** et les centaines de sosies d'**Elvis Presley** qu'on rencontre à chaque coin de casino à **Las Vegas**. On découvre ceux qui se définissaient eux-même comme le "pire groupe de rock'n'roll du monde" en 89 quand ils jouent leurs propres rôles dans le film d'**Aki Kaurismäki** "Leningrad Cowboys go America", avant de récidiver dans la suite "Leningrad Cowboys meet Moses" en 94 du même Kaurismäki, qui réalisera également le documentaire "Leningrad Cowboys meet the Alexandrov Red Army Ensemble"

ainsi que plusieurs clips pour le groupe. Depuis plus de 25 ans, les Leningrad Cowboys ont sorti une bonne dizaine d'albums, la plupart en public. Mais leurs disques studio ne sont pas à négliger, le groupe faisant montre d'un humour ravageur, en pratiquant consciencieusement l'exercice de la reprise, ou, mieux, celui de la parodie. Le dernier en date, paru en 2011, s'intitule "Buena vodka social club", tout un programme. Ce site, officiel, nous fait faire le tour du propriétaire, avec tout ce qu'il faut savoir sur le groupe, bio, photos, discographie, vidéos, ainsi que l'inévitable boutique en ligne. Le tout servi par un superbe graphisme inspiré du constructivisme soviétique. Si toutefois vous ne connaissez pas encore, il vous faut combler cette lacune sans tarder. Sinon, la rééducation par la musique vous guette.



---

### **MAUDIT TANGUE #3 - INDIAN OCEAN ROCK (CD, Maudit Tangué/ Arc Angel Music/KRNGY/Ennui Bomb/Mass Productions/Kabar Dock)**

Avec ce troisième volume, la série "Maudit Tangué" élargit son champ d'action. En effet, grâce aux 2 premiers volets, on avait pu se rendre compte de la richesse et de la vitalité du rock réunionnais, ce qui, vu de métropole, n'était pas si évident. Avec une quinzaine de groupes répartis sur les 2 disques, il est clair que ce lointain département d'outre-mer n'a pas à rougir face à certains départements métropolitains nettement plus sinistrés en la matière. Des groupes barbotant dans une mouvance punk au sens assez large du terme, puisqu'oscillant entre ska et métal avec passage par les cases hardcore ou garage. Sur ce nouvel opus, on retrouve 9 de ces groupes, sans nouveau nom à se mettre sous la dent. Mais c'est pas grave, tous ont déjà prouvé leur valeur, comme Black Babouk, Mothra Slapping Orchestra (ceux là, je ne m'en lasse pas), Orlando's ou Tukatukas. En fait, la nouveauté vient du fait que les compilateurs ont décidé de s'ouvrir à d'autres pays, le principe étant que ceux-ci bordent l'océan Indien. Une bonne idée. Certes, si l'on est familier du rock australien (1 représentant ici, Rag N'Bone), si l'on peut aussi l'être du rock sud-africain (carrément 6 groupes présents), on l'est nettement moins des scènes indienne (2 groupes), mauricienne ou malgache (1 groupe chacun). D'où l'intérêt de la chose, qui nous permet de constater que certains de ces pays, où l'on pourrait penser que le poids d'une culture multi-millénaire fait peser une chape de plomb sur une quelconque tentative de s'ouvrir au rock'n'roll, je pense évidemment à l'Inde, certains de ces pays donc ne sont pas

complètement étrangers à cette musique électrique et occidentale. On s'en doutait déjà, mais il est toujours bon d'en avoir confirmation. Aujourd'hui, de toute façon, il est plus que probable qu'il existe des groupes rock ou punk partout dans le monde, des groupes papous, patagons, mongols, sibériens, mozambicains, que sais-je encore. Le problème restant essentiellement de se faire connaître hors de son rayon d'action habituel. Ce qui, même à l'heure d'Internet, n'est pas aussi évident qu'il y paraît. Ce "Maudit Tangué #3" ne peut donc qu'être d'utilité publique en filant un petit coup de pouce à ces scènes méconnues, et à ces groupes inconnus, en occident. Comme les sud-africains de Black Math et leur rockabilly tellurique, Make-Overs et leur garage-punk teigneux, Slashdogs et leur power rock'n'roll vorace, les indiens de Vinyl Records et leur garage-fuzz bien en chair, les mauriciens de Divoltere et leur métal épileptique, ou les malgaches de Dizzy Brains et leur punk'n'roll acide.

---

### **E-ZINE**

Recevez le zine via Internet en fichier PDF. Même présentation que le zine papier, mais avec la couleur en plus. Pour cela, envoyez-nous votre adresse électronique en précisant ce que vous voulez recevoir le zine par email. C'est gratuit et vous en faites ce que vous voulez : l'imprimer, l'envoyer à vos amis. Chaque numéro, selon le nombre de pages, fait entre 100 KO et 1 MO. Alors, à vos claviers.

**MOTÖRHEAD : Bad magic (CD, UDR - motorhead.uds-music.com)**

**MOTÖRHEAD - 24 HISTOIRES POUR LEMMY (Camion Blanc - www.camionblanc.com)**

40 ans, toutes leurs dents (quoique... pas sûr), Motörhead garde tout son mordant à l'occasion de cet anniversaire pas si banal pour un groupe de rock'n'roll. "Bad magic" est le vingt-deuxième album studio du gang le plus bruyant de ce côté-ci du système solaire, Motörhead ayant adopté, depuis une vingtaine d'années, le rythme (presque) pépère d'un disque tous les 2 ans, ce qui, là encore, et par les temps qui courent, est devenu assez exceptionnel, puisque, en général, les habitués des charts et des sommets des listes de vente ne se foutent pas trop, laissant filer plusieurs années (souvent une bonne demi-décennie) entre chaque sortie discographique. Mais Motörhead n'est pas fait de ce bois-là. Motörhead, c'est du solide, du chêne massif, pas du bête peuplier ni du sapin de médiocre qualité boosté à l'engrais de synthèse. Et même si Lemmy s'apprête à fêter ses 70 balais (à la vodka-orange, paraît que le whisky-Coca lui est dorénavant déconseillé), même si ce bougre de "Philthy Animal" Taylor vient de lâcher la rampe (le seul des anciens Motörhead, jusqu'à présent, à être allé voir de l'autre côté du Styx, bien qu'il comptât 10 ans de moins que le père Kilmister), même si tout le monde s'échine à tenter de nous persuader que le rock'n'roll est mort et enterré depuis des décades, Motörhead nous prouve encore et toujours qu'il n'en est rien. N'ont même pas eu besoin de passer par la phase lifting et transfusion sanguine intégrale pour ça, et je ne parle même pas du Botox, Lemmy, Mikkey Dee et Phil Campbell sont plus jeunes et plus verts que bien des pseudo jeunes groupes qui sont déjà vieux dans leur tête avant même d'avoir l'âge de leurs artères. Je suis sûr que Lemmy continue à tringler de la groupie par paquets de douze si l'occasion se présente, ce qui doit être quasi quotidien, que ce soit en tournée ou dans son fief angeleno. Alors oui, "Bad magic" est un album de Motörhead, un vrai, à l'ancienne, certes sans surprise, mais qui ne déçoit pas non plus. Depuis 40 ans, Motörhead nous distille le même album, et c'est ce qu'on attend d'eux. Les titres de "Bad magic" auraient pu avoir été écrits en 77 pour le premier album, et inversement, on s'en fout. Ce qu'on attend de Motörhead, c'est qu'ils fassent du Motörhead, point-barre. Vous voyez Lemmy se mettre à faire de la pop, du rnb ou de l'électro ? Putain, là, pour le coup, il serait bon pour l'hospice. Non, Motörhead fait du rock'n'roll, et basta ! Du cradingue, du qui râpe, qui pique la gorge, qui vous laisse des boutons de fièvre à chaque écoute, du malsain quoi. Ou du brutal, pour paraphraser les "Tontons flingueurs", ça revient au même. Motörhead, c'est pas fait pour les chochottes, les hipsters ou les bobos. Motörhead, c'est du rock'n'roll de proximité, qui vous réveille avec force torques et vous remet d'aplomb à coup de santiago, du rock'n'roll qui dégouline des enceintes en pleine décomposition chimique, comme le réchauffement climatique fait fondre la banquise, méthodiquement et sans retour en arrière possible. Motörhead ne risquent pas de sauver les ours polaires, ni nos tympanes, ce n'est pas leur mode de vie, ni le nôtre. Motörhead, ça s'écoute fort, très fort, plus fort, et sans bouchons d'oreille, ça va de soi. On ne va pas au cinéma avec des lunettes noires, on n'écoute pas Motörhead les esgourdes calfeutrées à la cire. Laissons ça aux tafioles et aux fans de U2. Motörhead, ça doit vous faire saigner les portugaises, l'ulcère à l'estomac et les hémorroïdes, sinon c'est pas la peine. Et pour ceux qui n'auraient pas encore claqué leur bifton de 20 dans l'achat de ce nouvel album, sachez que la reprise (exercice quasi obligatoire, une sur pratiquement chaque album) talochée ici n'est autre que le sulfureux "Sympathy for the devil" des Stones, qui, à l'époque, savaient encore, eux aussi, faire du rock'n'roll sans OGM, une recette qu'ils ont oubliée depuis bien longtemps, presque depuis que Motörhead a poussé son premier cri, y a sûrement pas de hasard.

Et puis, pour fêter dignement ce quarantième anniversaire, le journaliste Jean-Noël Levavasseur a fait de Lemmy, et donc de Motörhead, le sujet de son nouveau recueil de nouvelles noires, le onzième de la série. Pour respecter le principe de la collection, chaque auteur s'est inspiré d'un album du groupe, soit les 22 studios, plus "On parole", l'avant-premier d'entre eux, non paru à l'époque de son enregistrement en 75, brouillon de ce qui allait devenir "Motörhead" en 77, et "No sleep 'til Hammersmith", le premier album live, paru en 81, et qui a réussi l'exploit de se classer n° 1 des charts anglais, chose qu'aucun autre disque du groupe n'a jamais réédité. 24 auteurs donc, pour autant d'histoires courtes qui, toutes, mettent en scène Lemmy lui-même, bien que parfois dans des situations, des époques ou des décors pour le moins inusités. Mais Lemmy à lui tout seul est déjà un personnage de fiction, hors norme, plus grand que nature, dont la vie aurait pu être inventée par un scénariste hollywoodien en mal de sensations fortes. Si Lemmy n'existait pas,

on l'aurait bien vu prendre corps devant les caméras d'un Tarantino, de frères Coen ou d'un Rob Zombie, il n'aurait pas dépareillé dans les galeries de freaks peints par des cinéastes en perpétuelle ébullition créatrice. Du coup, nos 24 auteurs ne font rien d'autre que perpétuer cette tradition de l'anti-héros plus fort que tout en plaçant Lemmy au centre de leurs nouvelles. C'est d'ailleurs un peu ce qui avait déjà présidé à l'élaboration des volumes consacrés aux Cramps ou à Jeffrey Lee Pierce. En conséquence, ces historiettes se révèlent un peu moins noires, un peu moins sombres, un peu moins pessimistes que de coutume. Il se dégage de ce recueil un humour décalé, un second degré caustique plutôt jouissif. Tout ça rendant Lemmy encore plus humain qu'il ne l'est. Il y a là-dedans tout ce qui fait le sel d'un mode de vie "sexe, drogue, rock'n'roll", celui de Lemmy depuis plus de 50 ans, un presque septuagénaire dont l'un des premiers faits d'arme fut de trimbaler les amplis de Jimi Hendrix lors de ses premiers pas anglais. Rien que ça, ça vous fait entrer direct dans l'histoire, mieux, dans la légende, le genre de truc qu'aucun écrivain, aucun scénariste, n'aurait pu inventer sans que ça paraisse ridicule. Sauf que Lemmy l'a vécu, qu'il y a survécu, et qu'il en a connu bien d'autres par la suite, de ces situations improbables qui auraient dû, en toute logique, se terminer en tragédie sordide. Indestructible Lemmy ? Il y a de ça. De là à penser qu'il tiendrait plus de l'androïde que du sapiens, il n'en faudrait pas beaucoup à certains pour en être convaincu. Personnellement, si jamais je clamsais avant lui, j'en serais persuadé. Le seul truc qui me ferait chier dans l'affaire, c'est que je raterais le prochain Motörhead. Parce qu'il y en aura forcément un autre. Un jour...

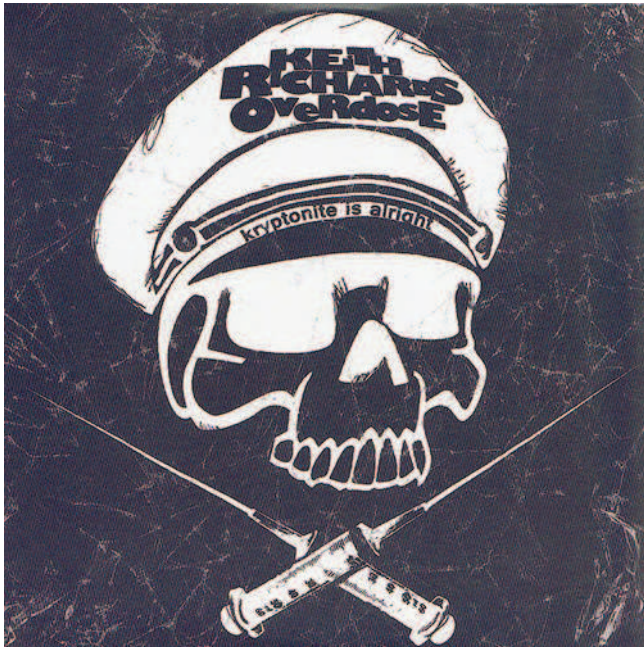
---

**WILD CHILD : The next decline (CD, Celluloid)**

Blast ! Voilà bien la réédition la plus inattendue de l'année. Jamais je n'aurais osé imaginer réécouter Wild Child en CD un jour. Même si, après recherche, il apparaît que, voilà 10 ans, Garage a réédité "Death trip" sur ce support, ce qui m'avait échappé. C'est donc avec surprise que je reçois ce "Next decline", un titre qui ne me dit rien, et pour cause, puisque cet album, pourtant enregistré en 85, n'était jamais sorti, ceci explique cela. Petit rappel des faits. Wild Child naît au milieu des années 70 à Marseille, avec le chanteur Little Jim et le guitariste Leeroy Stanner. Le premier est fan des Doors, le second des Stooges, c'est donc autour de ces 2 figures tutélaires que Wild Child va articuler sa musique, furieusement électrique. En 81 paraît un 45t autoproduit, "Stooge face" (tout un programme), suivi, en 82, d'un mini album, "Speed life o'mind" (un titre tout aussi explicite), et, en 84, de l'album "Death trip" déjà mentionné. En 85, Wild Child enregistre un nouvel album, "The next decline", mais le groupe, miné par les changements de section rythmique et par l'insuccès chronique (la France n'est définitivement pas la terre d'élection du rock'n'roll, ça fait plus de 50 ans qu'on le sait, qu'on le dit, qu'on le répète), se sépare en 86 sans avoir réussi à trouver un label pour sortir ce dernier album. Album qui sert donc de prétexte à cette réédition, augmenté du 45t et du mini LP pour faire bonne mesure. Pour ma part, je n'avais jamais pu mettre la main sur le single, en revanche, j'avais usé et abusé de l'écoute de "Speed life" et "Death trip", c'est dire si cette réédition m'emplit d'une sorte de béatitude benoîte et ravie. Revitalisée par la découverte de "The next decline". Au total, ça nous donne une heure (et 18 titres) de rock'n'roll juteux et jubilatoire. Wild Child savait laisser libre cours à ses fulgurances orgasmiques avec force guitares autoritaires, brutes et acrimonieuses. Le regard délibérément tourné vers la mecque du rock'n'roll électrique, Detroit. Entre Stooges et MC5, le groupe avait clairement choisi la face la plus abrupte et la moins fréquentée d'une musique sans concession ni faux-semblant. Certes, avec un recul de 30 ans, on peut trouver quelques imperfections dans le bastringue, notamment une batterie un peu fade, typique des années 80, mais n'oublions pas que Wild Child n'a jamais bénéficié du soutien de labels importants, et que l'autoproduction comme exercice imposé ne leur laissait guère le temps de figoler les détails. Ainsi, "The next decline" a été mis en boîte en 3 jours seulement. Compte tenu de ce contexte, on peut considérer qu'ils se sont plutôt bien tirés d'affaire. Autre avantage de cette réédition, Little Jim et Leeroy Stanner se sont remis à travailler ensemble et prépareraient un nouvel album, carrément. Wild Child, sûrement l'un des groupes français les plus mésestimés de son temps. Ce ne serait que justice qu'il ait enfin la reconnaissance qu'il mérite.

**KEITH RICHARDS OVERDOSE : Kryptonite is alright (CD, Closer Records - [www.closerrecords.com](http://www.closerrecords.com))**

OK ! Keith Richards a dû s'injecter tout un tas de trucs bizarres dans les veines depuis sa prime jeunesse, y compris des substances dont on préfère ne connaître ni l'origine ni la teneur, mais, a priori, la kryptonite, il y a peu de chance qu'il ait jamais essayé. La preuve, il ne sait pas voler, pas encore. Sa seule tentative de décollage, du sommet d'un cocotier, s'est soldée par une gamelle format XXL. Mais je suis sûr que s'il en avait la possibilité, ça ne lui ferait même pas peur. Ca doit être pour ça que Keith Richards Overdose a décidé de lui tendre la seringue, des fois qu'il veuille partager son trip. Musicalement, en tout cas, le groupe marseillais partage déjà la même came que les cailloux ambulants, un rock'n'roll lysergique, dynamité et euphorique. On sait clairement vers quelle période Keith Richards Overdose tourne ses regards, la meilleure, celle avec Mick Taylor, entre la fin des années 60 et le début des années 70, celle des grands classiques et des riffs qui vous trouent le cul. Par ricochet, on sent bien aussi les influences de quelques gangs eux aussi transcendés par les accords foudroyants de Keef the Riff, comme les Flamin' Groovies, ceux des débuts, avant que l'arrivée de Chris Wilson ne les fasse passer dans le camp des Beatles maniacs. Sans oublier, mais c'est une évidence, les clins d'oeil appuyés vers une paire de pionniers nourriciers, comme Cochran ou Berry. Quitte à aligner les références, autant taper chez les meilleurs. "Kryptonite is alright" est le second album de Keith Richards Overdose, un groupe formé par 3 anciens Hatepinks, auxquels s'est joint Polo, ex guitariste de Holy Curse. Ce qui explique les remugles punk ou garage qui assaisonnent aussi la bouillabaisse. Tout ce petit monde, pas né de la dernière saucée, s'y connaît pour astiquer son manche de guitare, et en extirper les sonorités les plus primales, de celles qui taraudaient sûrement déjà nos ancêtres pithécantropes, sauf que, chez ces derniers, le concept était encore un brin fumeux, pas de chance. Il a d'abord fallu inventer le biface, le feu, la roue et l'écriture avant de se pencher sur la lutherie, sans parler de l'électricité. On peut s'étonner de cet ordre de priorité, mais c'est comme ça. Sinon, vous pensez bien que Néandertal ne se serait pas privé d'inventer le riff qui vous remonte les noix avant même que Keith Richards ne se fasse son premier fix. Ce qui aurait changé la face du monde et obligé nos lascars à s'appeler Cro-Magnon Overdose. Fondamentalement, on n'aurait pas trop entendu la différence, nos 4 fadas auraient tartiné les mêmes rengaines furieusement électriques avec la même audace, c'est juste qu'on n'aurait pas rangé le disque derrière la même lettre dans la discothèque. Une brouille.



**ABONNEZ VOUS !**

Le fanzine est gratuit, mais vous pouvez vous abonner en participant aux frais d'envoi.

Le principe est simple, vous envoyez la somme que vous voulez (en chèque ou en espèces bien planquées), et vous recevez la "442ème RUE" jusqu'à épuisement de votre crédit en frais postaux.

**TOXIC LILY : Trick or treat ? (CD, Humphrey's Prod)**

Elle a pourtant l'air plutôt mimi la petite Lily. En tout cas, on ne soupçonnerait pas un seul instant qu'elle puisse être la fille putative de Poison Ivy (l'adversaire de Batman, pas la guitariste des Cramps, ne confondons pas), ni, surtout, qu'elle pourrait empoisonner une congrégation entière de moines bénédictins rien qu'en leur faisant un gros poutou sur la tonsure. A quoi ça tient une réputation, tout de même. Bon, à part refiler ses toxines à tous les mâles qui passent à moins de 3 mètres d'elle, la petite Lily est aussi l'égérie du groupe qui porte son nom. Pas sa chanteuse, non, sa mascotte. La dite vocaliste portant, elle, le nom de Mü, ce qui paraît moins dangereux, encore que, si jamais elle était originaire du continent englouti en plein Pacifique, ce ne serait guère plus rassurant. Pour l'heure, Lily, Mü et les 4 gaillards qui leur servent de gardes du corps ont trouvé une couverture indétectable, former un groupe de rock. C'est sûr que s'ils avaient fait ça en plein Moyen-Âge ou dans l'Egypte pharaonique, ça aurait pu leur poser quelques menus problèmes, mais aujourd'hui, en plein 21ème siècle, ça passe assez inaperçu... sauf de quelques islamistes abrutis, mais le risque de crémentation brutale reste somme toute plutôt minime. Toxic Lily en profite donc pour sortir le premier témoignage sonore de son activité musicale, sous la forme d'un mini album chafouin et grognon, claquant un rock de facture relativement classique. Le machin ne s'envole vraiment qu'avec le dernier morceau, le bien-nommé "Wake up", mais le reste n'est pas non plus ce qu'on fait de pire. Sans chambouler le genre, Toxic Lily nous donne à entendre des musiciens compétents et une chanteuse à la voix suffisamment expressive et originale pour laisser espérer quelques lendemains radieux. Faut juste que Lily évite de trop postillonner, au risque de provoquer d'irréversibles dommages collatéraux. Si elle-même est immunisée à ses fluides, ce n'est peut-être pas le cas de ses acolytes. Ce serait ballot de les perdre en cours de route à cause d'un banal éternement.

**The DUTCH RUDDERS : On verra (CD, Monster Zero Records - [www.monsterzero.nl](http://www.monsterzero.nl))**

Un premier album pour les belges de Dutch Rudders, un groupe qui existe depuis 2009 et qui, jusqu'à présent, préférerait se concentrer sur ses 2 principaux centres d'intérêt, la bière et les nibards. Pas les leurs, évidemment, plutôt ceux qu'on croise habituellement dans la rue, au boulot, chez les voisins, que sais-je encore, les occasions ne manquent pas. Résultat, ces 2 sujets sont ceux principalement traités dans leurs chansons. Quitte à parler de quelque chose, autant que ce soit un concept familial. Même si, ces derniers temps, les Dutch Rudders ont élargi leur thématique. Comme en témoignent les 9 titres qui constituent cet opus. Entre le complexe d'Oedipe et l'avènement d'un antéchrist acnéique en passant par l'étude du poumon artificiel, on ne peut pas dire que les loustics fassent dans le leitmotiv lambda. Quant au ramage, c'est déjà plus classique, un punk-rock fripon, fringant et déluré propice à la reprise impromptue sous la douche pour bien démarrer la journée. Des mélodies efficaces, des chansons infaillibles, des rythmes pétillants, les Dutch Rudders ont tout pour devenir vos nouveaux meilleurs amis pour la vie, c'est tout vu.

**MIDRAKE : Midrake (CD, Monster Zero)**

Si le groupe est basé à Berne, et s'il contient de vrais morceaux de suisses dedans, on y trouve néanmoins un américain, en l'occurrence Chris Fogal, également batteur des Gamits, un groupe de Denver, Colorado, qui existe toujours, ce qui fait que le garçon doit être un tantinet occupé de chaque côté de l'Atlantique, et qu'il doit exploser son compteur de points miles chaque fois qu'il répète ou qu'il tourne. Je ne vous raconte pas le niveau de son bilan carbone. Mais bon, on sauvera les coraux un autre jour. Aujourd'hui, c'est le premier album de Midrake qui nous préoccupe. Et ce serait dommage de se laisser distraire en passant à côté de ce petit brûlot de pop-punk acidulé, roboratif et plutôt jovial. Malgré les apparences, la Suisse n'est pas qu'un repaire de requins de la haute finance fascistes et nauséabonds, ni qu'un refuge pour "artistes" et sportifs essentiellement préoccupés par l'état de leur compte en banque. Il est encore quelques résidents de ce pays qui tentent de se démarquer de la puanteur ambiante et de la pensée unique boursière. D'autant que, dans le cas de Midrake, il y a sûrement peu de chances qu'ils possèdent leur propre coffre-fort, et sûrement encore moins que celui-ci regorge de diamants et de lingots de contrebande. D'autant que faire du punk n'a jamais vraiment enrichi grand-monde, en tout cas pas les musiciens. Les maisons de disque, peut-être, mais pas le keupon ordinaire. On reste donc entre gens fréquentables. En 11 titres, Midrake nous aligne autant de petites vignettes sonores entraînantes, éloquentes et séductrices. Une impression renforcée

par le livret dépliant qui propose, pour chaque chanson, un petit crobard chargé de l'illustrer. Chaque dessin met en scène la mascotte du groupe, un petit squelette dans un scaphandre de cosmonaute qui se retrouve dans des situations toutes plus incertaines les unes que les autres, qu'il suive une psychanalyse de couple, qu'il s'affiche avec sa petite amie flic, qu'il visite l'Alsace, ou que, à la bourre, il se casse le pif sur la porte fermée de son bar préféré. De petits sketches drôles comme tout qui nous font dire que Midrake ne semble pas être du genre à se prendre au sérieux. Ce qui n'est pas la moindre de ses qualités.



---

#### **The MUGWUMPS : Can't be the one (CD, Monster Zero)**

Eh oui, même au coeur du Tyrol autrichien, un brelan de kids fut touché par la grâce du punk durant les années 90. En 2002, les 3 ados, devenus grands, décident de former les Mugwumps, et donnent leur premier concert pour Halloween, ça ne s'invente pas. 13 ans plus tard, les 3 briscards alignent toujours les mêmes 3 accords, comme en atteste leur troisième album. 12 pépites en moins d'une demi-heure, ne comptez pas sur eux pour vous asséner du solo à rallonge. Ils n'ont appris à compter que jusqu'à 4, ce qui est amplement suffisant pour lancer une chanson, ce n'est pas Dee Dee qui les contredira, ils sont bien incapables d'exécuter une triple croche en salto arrière, Johnny ne leur en voudra pas, ils descendent du comics et du cartoon par semi-remorques entiers, Joey doit être vert de jalousie, ils produisent du tchak-poum à la chaîne, Tommy en rigole encore, bref, les Mugwumps sont bons pour finir alignés devant un mur de briques, on a connu pire comme destin. Histoire d'enfoncer le clou, ils ont même invité leur pote Andrea, chanteur-guitariste des Manges, leurs alter-ego italiens, à venir pousser la canzonette avec eux sur "Chinatown", morceau qu'on jurerait extrait d'une démo inédite de 4 faux frangins new-yorkais dont vous avez peut-être entendu parler dans une autre vie. Les Mugwumps, du punk-rock de branleur, du pop-punk de jean-foutre, du punk'n'roll de glandu, autant dire essentiel et incontournable.

---

#### **91 ALL STARS : Retour vers la lumière (CD autoproduit)**

91 All Stars sont économes de leurs disques. En 10 ans d'existence, 2 EP et 1 album, on ne peut pas dire qu'ils nous saturent les oreilles. "Retour vers la lumière" est donc leur deuxième album, qui marque aussi les débuts discographiques d'une nouvelle formation. L'occasion de prendre date auprès des fans. 91 All Stars, c'est un savant mélange de deux courants porteurs de la musique extrême, le death métal et le hardcore, une mixture portée à ébullition, poussée dans ses derniers retranchements, acculée dans le hallier le plus inextricable qui soit. Pour retrouver vos petits là-dedans, il va falloir vous sortir les doigts du fion, pelleter avec avidité et excaver quelques tonnes de caillasse. Le beat est expéditif et vous déroule le tympan comme une mitrailleuse lourde atteinte d'épilepsie, les guitares vous crachent du riff sidérurgique comme un mineur silicosé glaviote de la poussière de carbone, le chant vous râpe l'ossature comme un Caterpillar sous cocaïne abruse ses dix bornes d'autoroute sans débander. 91 All Stars vivent dans un monde où l'apocalypse c'est tous les matins au réveil, ce qui, avouons-le, vous blinde l'imaginaire façon mu-métal instable. En même temps, le chaos comme ligne de vie, ça a ses avantages, ça évite la routine, et donc que les indésirables connaissent tout de vos petites manies intimes. En revanche, c'est sûr que pour les contes de fée, on est un peu de la revue. Tout n'est qu'affaire de compromis et de choix.

#### **ORDER OF 315 : Antipi (CD autoproduit)**

Pour un nul en maths comme moi, Pi veut quand même vaguement dire quelque chose. En même temps, je fais beaucoup de mots croisés, et un mot de 2 lettres comme ça, c'est vachement pratique pour combler un vide. En revanche, Antipi, là, je dois admettre que je patauge lamentablement, même si, apparemment, ça existe. Faut juste pas me demander ce que ça représente. De toute façon, Pi, c'est pareil, je n'en ai qu'une vague notion. Par contre, Order Of 315, ça a l'air de leur parler. Sinon, je vois mal un groupe de métal comme les parisiens développer tout un album autour de ce concept. Notez bien que, après écoute du disque, je ne suis pas plus avancé, mais, au moins, la musique du groupe me fait nettement plus triquer que les cours de maths chiants de mes juvéniles années. Order Of 315, métalleux intellos ? Bah ! S'ils le sentent comme ça, why not. "Antipi" est leur deuxième album, qui démontre, en 11 équations à X inconnues, que le métal peut être aussi précis qu'un théorème, aussi exact qu'une science (à part la météo bien sûr), aussi explosif qu'une expérience de physique-chimie (surtout façon Gaston Lagaffe). Order Of 315, c'est du métal plutôt burné, qui lorgne de temps en temps vers le thrash, à doses homéopathiques, ou vers le hardcore, en infusion discrète. Si toutefois on peut parler de discrétion quand on torture ses cordes de guitare façon agent de la STASI à qui on viendrait de refuser une promotion. Ou quand on martèle ses tambours comme King Kong se défonce les pectoraux à la vision de l'héroïne blonde et court vêtue qu'on lui colle systématiquement sous le nez dès qu'une caméra est dans les parages. Ou même quand on éructe de délicats poèmes post-apocalyptiques de la même manière que Mad Max rend la justice, sans s'empêtrer dans les imbitables circonvolutions sémantiques du Code Civil. Order Of 315 ne sont pas là pour nous interpréter du madrigal tardif, mais bien pour nous faire regretter de ne pas avoir mieux tenté de comprendre les élucubrations mathématiques de quelques profs un tantinet illuminés. Au moins, aujourd'hui, je saurais comment calculer Antipi. Il doit bien y avoir moyen de briller en société avec un truc pareil. Ou de faire mouiller quelques coquines perverses rien qu'à son évocation. Non ?

---

#### **DEAD MEN : Get lost (CD, Fantai'Zic - [www.fantaizic.fr](http://www.fantaizic.fr))**

Premier album du groupe nancéen Deadmen, "Get lost" donne à entendre une grosse fournée de stoner, de métal et de hardcore, tout ça mixé, trituré, malaxé dans un chaudron porté au rouge, et restitué sous forme d'une biographie virtuelle et imaginaire, depuis la petite graine déposée par le papa dans le sillon de la maman, jusqu'à la désintégration physique qui attend tout corps, de préférence décédé, déposé en un quelconque endroit de notre bonne vieille planète, en passant par divers états et sentiments qui parsèment méthodiquement le quotidien de n'importe quel humain convenablement bâti, naissance, frissons, haine, effondrement, retour à l'état de poussière. Il est vrai que, présenté comme ça, cliniquement, ça ne donne pas franchement une image idyllique de la vie. En même temps, à part si l'on est un Bisounours, ou un milliardaire à l'abri du besoin, la vie se révèle quand même être une belle chienne pour le tout venant, pour le vulgus pecum, pour l'ordinaire, faut bien dire ce qui est. Deadmen font plutôt oeuvre de salut public en nous rappelant quelques vérités qu'on a parfois un peu trop tendance à oublier, ou à fourrer sous le tapis pour ne pas s'en préoccuper. Sûr que la musique de Deadmen, brutale et percutante, ne donne pas spécialement envie de sortir dans la rue en souriant stupidement et de prendre dans ses bras le premier pékin rencontré pour lui parler de l'amour de son prochain et autres fariboles optimistes du même tonneau. D'ailleurs, moi-même, si on me faisait un plan pareil, je ne suis pas bien certain que j'adhérerais à 100% au concept, à moins que la tentative de conversion ne vienne d'une jeune et jolie gisquette peu farouche, ce qui me paraît quand même hautement aléatoire, même sur un malentendu. Deadmen ont pour eux d'avoir eu l'intelligence de faire un disque sur leurs états d'âme, ce qui me sied parfaitement. Je n'ai pas à me fader les délires mystiques d'un quelconque gourou new age. Le rock'n'roll, en matière de prosélytisme, c'est encore ce qu'on fait de mieux. Quitte à s'y perdre.

UUUUUU



**RAPTOR KING : Dinocracy (CD autoproduit - raptoringrocks.com)**

Ne vous laissez pas arrêter par la pochette de ce disque, très moche, mais prenez plutôt la peine de glisser le disque dans votre lecteur CD à la boulimie intacte. Le ramage vaut mieux que le plumage, un coup à lâcher son fromage devant le premier vil flatteur venu. Raptor King est un trio parisien (enfin, banlieusard, mais on ne va chipoter) qui a voué sa vie et son oeuvre au sludge le plus bourbeux qui soit. Le genre de bouillasse dans laquelle, justement, les dinos aimait probablement se prélasser en admirant coulées de lave et pluies de cendre sur fond de feu nucléaire et météoritique. Une vision fugace qu'ils n'ont guère eu le temps d'apprécier à sa juste valeur. Pas comme nous, aujourd'hui, à l'écoute du premier effort discographique de Raptor King, de lointains descendants sans doute, qui ont su extirper du noyau reptilien de leur cerveau suffisamment de sauvagerie et de férocité pour nous asséner 5 titres de pure bestialité métallique. D'après les spécialistes, les raptors étaient intelligents et impitoyables, 2 qualités qu'on retrouve dans ce disque à l'ambiance de safari préhistorique, l'auditeur dans le rôle de la proie, ce qui est bon pour l'adrénaline, mais qui n'est pas fait pour rassurer, je vous l'accorde. Avec un peu de chance, il y aura bien une autre victime expiatoire pour détourner leur attention et nous laisser quelques jours de répit.

---

**KOPPER8 : Addiction (CD autoproduit)**

Les vampires ont encore de beaux jours devant eux... Euh ! De belles nuits je veux dire. Ce ne sont pas les parisiens de Kopper8 qui diront le contraire, eux qui semblent avoir copiné avec une goule manifestement pas née de la dernière pluie de sang. C'est du moins ce que laisse supposer la pochette de leur premier album. Pour le reste, Kopper8 c'est du métal plutôt dru, tendance thrash, avec de sérieux relents hardcore pour lier la sauce. Et un chant en français, qui donne un petit côté Lofofora au groupe d'ailleurs, pour mieux faire passer le message dans les strictes limites de l'hexagone. Sûr que ça ne rigole pas franchement tout au long des 10 titres de cet album. Au programme, 8 nouveautés, et 2 morceaux extraits de leur EP "French steel" paru en 2013, remixés pour l'occasion. Le track-listing fait cohabiter la haine et l'addiction, l'amnésie et la folie, en une sarabande morbide et psychotique qui ne risque pas de leur valoir leur invitation chez les lèche-culs du PAF. Ce qui ne devrait pas les empêcher de dormir. On est si bien à faire la grasse soirée dans son cercueil douillettement capitonné.

---

**Danko JONES : Fire music (CD, Bad Taste Records - www.badtasterecords.se)**

Danko Jones est un fidèle. Fidèle à sa conception énergique du rock'n'roll. Fidèle à la formule en trio du groupe auquel il a donné son nom. Fidèle en amitié puisque, si le groupe a vu passer une litanie de batteurs (Rich Knox, le cogneur actuel, est le septième de la liste, en 20 ans), le bassiste, John Calabrese, est là depuis le début. Fidèle à l'Europe aussi, puisque ses albums sont tous parus sur le label suédois Bad Taste, tandis qu'au Canada, c'est un peu plus erratique. Canadien d'origine, donc habitué à ce que la température ambiante soit souvent plus proche de l'inter-glaciation que de la canicule, le bonhomme, sur scène, tient plus de la pile atomique que du koala anémique. Tous les moyens sont bons pour se réchauffer quand on vit les 3/4 du temps par des températures qui frisent le zéro. En effet, même si, ces dernières années, les disques de Danko Jones avaient parfois tendance à se ramollir un tantinet, bien que tout soit relatif, ça restait largement plus sautillant que, au hasard, n'importe quelle bouse de ces burnes de Muse, en live, le trublion est toujours un concentré de punch, délivrant des concerts à poigne. Avec "Fire music", son septième album (auquel il faut ajouter 3 compilations de singles, de raretés et d'inédits), Danko Jones renoue avec une certaine idée du rock'n'roll velu. On n'en est plus tout à fait aux sonorités limite hard-rock de "We sweat blood" en 2003 (quoi que "Getting into drugs", sur celui-ci, soit assez épique), mais ça ramone quand même pas mal aux entourmures ("Watch you slide", "Piranha"). Le mec n'a pas bossé, par le passé, avec des gens comme John Garcia (Kyuss), Lemmy (Motörhead) ou Mike Watt (Stooges) pour rien. On se maintient dans une mouvance tapageuse, forte en gueule et musclée. Un peu de punk par ci, un poil de garage par là, beaucoup de rock'n'roll partout, la formule est parfaitement rodée et propre à s'imposer à n'importe quel amateur de rythmes râblés et de mélodies rustaudes. Danko Jones a su tirer la quintessence de la formule en trio, l'efficacité avant tout, sans se perdre dans les méandres du tarabiscotage sonore pour faire du remplissage. Un album qui porte bien son titre, incendiaire.

**BLACK BOYS ON MOPED/CHUCK TWINS CALIFORNIA (Split LP, Saint Malo Rock City Records)**

Premier effort vinylique pour chacun de ces 2 groupes, ce split album est né d'un hasard hasardeux. Un beau jour, ou peut-être une nuit, le duo guitare-batterie rennais Black Boys On Moped s'embarque pour une petite semaine de tournée à travers l'hexagone. Un concert est prévu à Nogent sur Seine, Aube, et le duo contacte Chuck Twins California, qu'il ne connaît pourtant ni d'Ève ni d'Adam, pour compléter l'affiche. Pas bégueule et peu farouche, le groupe sénonais accepte la proposition. Sauf que le patron du bar dans lequel tout ce petit monde doit jouer n'est pas prévenu, et que le concert se voit donc annulé faute de combattant, du moins d'un côté du zinc et de la ligne de front. Que faire ? Se murger la gueule en tirant la tronche à cause de ce fâcheux contre-temps ? C'est une option recevable, mais, quitte à se mettre le portrait à l'envers, ce serait aussi bien de faire quand même ce concert. Ne reste qu'une solution, jouer chez Nico, le batteur de Chuck Twins California, devant un parterre de potes rameutés en catastrophe. En même temps, c'est sûr qu'entre ça et "The voice" à la télé, le choix ne nécessite pas une trop grande dépense neuronale. Bref, après un concert qu'on devine chaud-bouillant, et quelques gorgeons éclusés dans une belle fraternité de circonstance, les 2 groupes, qui se trouvent décidément quelques affinités électives, décident de se pacser et de faire un gosse dans la foulée (ouais, on en fait des conneries quand on est bourré). Quelques mois plus tard, grâce à l'aide de Saint Malo Rock City, une asso organisatrice de concert devenue label pour l'occasion, le bébé arrive, plutôt potelé et bien portant, c'est ce split album qui nous fait risette aujourd'hui. Les parents vont bien et sont plutôt fiers de leur rejeton. Même si chaque groupe, pris par la layette, n'a pas eu le temps d'enregistrer du matériel inédit, et que chacun a donc ressorti les titres de sa dernière démo en date pour constituer le trousseau. A l'écoute de ces areu-areu, on comprend pourquoi les 2 groupes s'entendent si bien, c'est qu'ils ont quelques points communs à faire valoir. A commencer par une même propension à avoiner un punk-rock garagiste virulent, ardent et corrosif, avec force mélodies primitives, sauvages et mal embouchées. Du côté de Black Boys On Moped, formule guitare-batterie oblige, on va droit à l'essentiel, vers un rock'n'roll cradingue à peine teinté de blues craspec clairement bloqué dans le rouge. Moins on est nombreux pour faire du boucan, plus débridée est la folie nécessaire pour y parvenir. Chez Chuck Twins California, on préfère varier les plaisirs. Certes, c'est bien de punk-rock dont on cause, mais pas que. L'excellent "Ursula" est à la limite du garage-trash cher à la Medway scene, "Comeback" a d'indéniables accents grunge, "The nerd", qui démarre dans un souffle libérateur, montre toute la détermination du groupe à ne pas se laisser aller au farniente, "Underground", un chouia plus posé, n'en est que plus anxiogène. 11 titres au total, expédiés en moins de 30 minutes, y a pas à tortiller du croupion, c'est pas de la soupe pop-rock, on l'aura compris. Même à écouter ça chez soi, dans son canapé, on transpire autant que si c'était un concert. Alors en vrai, en live, je n'ose imaginer les vapeurs qui peuvent nous monter au cerveau.

---

**Terry BRISACK & BAND : Rainy day tales (CD autoproduit)**

Terry Brisack est un touche à tout de la musique. Musicien, ce nouvel album le prouve, il est aussi conférencier, intervenant aussi bien en milieu scolaire que pénitentiaire ou socio-culturel, racontant la genèse de quelques-uns des styles fondateurs du rock'n'roll, depuis le blues et la country jusqu'au surf ou au rock anglais des années 60. Des conférences vivantes, ou le verbe s'allie à la musique, Terry Brisack n'hésitant pas à passer des disques ou à empoigner sa guitare pour illustrer son propos. En tant que musicien, il est déjà auteur de plusieurs albums, d'abord en solo, puis, depuis quelques années, entouré d'un vrai groupe. Un groupe à géométrie variable, puisque la basse électrique peut laisser place à un violoncelle, que la batterie peut très bien ne pas être présente, tandis qu'une trompette vient parfois s'inviter à la fête. En fait, outre les guitares, tant électriques qu'acoustiques, de Terry Brisack, le seul instrument présent sur chaque titre est le clavier de Pascal Favriou, piano ou orgue indifféremment. Musicalement, Terry Brisack navigue dans des eaux familières, un rock qui empreinte beaucoup à l'américana, plongeant ses racines dans les grands espaces du deep south ou du mid-west, avec un parfum country prononcé ou des accents folk prégnants, sans oublier cette larme de blues sans laquelle ce rock laid-back n'aurait pas cette saveur sucrée-salée qui en fait l'attrait. Un Terry Brisack qui chante des textes souvent nostalgiques d'une voix ferme et claire, assurée et éloquente. Soutenu, sur 5 titres, par un invité de choix, Johan Asherton. D'ailleurs, Terry Brisack et Pascal Favriou sont également tous 2 membres des Diamonds, le nouveau groupe de Johan, ceci expliquant cela. Un Johan Asherton qui apparaît dans les chœurs sur 4 morceaux, tandis qu'il interprète "The ghost town" en duo avec Terry, chanson sur

laquelle on note aussi la présence, à la caisse claire, de Jean-Claude Poligot, lui-même batteur des Diamonds. On reste en famille. Chanteur et guitariste, Terry Brisack est évidemment aussi auteur-compositeur, ce disque proposant 11 de ses oeuvres, dont un "Lon Chaney" que je ne peux passer sous silence, étant moi aussi admirateur de ce grand comédien américain de l'époque du muet, spécialiste du déguisement, qui a d'ailleurs été surnommé "L'homme aux mille visages", et qui a tourné dans quelques monuments comme "The unknown" de Tod Browning ou "The phantom of the opera". Lon Chaney, père de Lon Chaney Jr, qui reprendra le flambeau, en créant notamment le personnage du "Wolf man". Au milieu de ces originaux se glissent 2 reprises piquantes. Le classique de John Leyton, "Johnny, remember me", fort logiquement rebaptisé "Terry, remember me", un n°1 anglais en 61 pour ce jeune chanteur produit, à l'époque, par Joe Meek, l'un de ces pionniers du rock anglais d'avant la déferlante Beatles. Et "Alone again or" du groupe psyché-garage américain Love en 67, l'album de Terry Brisack étant d'ailleurs dédié à Arthur Lee, le chanteur de Love. Avec désormais une demi-douzaine d'albums dans la besace, Terry Brisack s'installe confortablement dans le paysage rock français.

---

### **Don JOE RODEO COMBO : Don Joe Rodeo Combo (CD, Pop Sisters)**

Le Don Joe Rodeo Combo est un power-trio qui assume pleinement ses racines proto-punk millésimées 70's. Et la comparaison, assumée elle aussi, avec d'autres trios comme Bijou ou les Dogs première période n'est pas fortuite. Musicalement s'entend, puisque le Don Joe Rodeo Combo, à l'inverse du groupe rouennais, mais à l'instar du gang de Juvisy sur Orge, chante en français, exclusivement. Et pas n'importe quel langage de bas étage, puisque le groupe n'hésite pas à faire appel à une triade de poètes du 19ème siècle pour marquer son territoire, Jules Barbey d'Aurevilly ("Je vivais sans coeur"), Gérard de Nerval ("Laisse-moi") et Théophile Gautier ("Dans la sierra"). Voilà qui donne un certain cachet et un prestige tout aussi certain à l'entreprise. Et puisqu'on parle de poètes, n'oublions pas non plus Serge Gainsbourg, dont le Don Joe Rodeo Combo reprend ici "Les papillons noirs", chanson écrite à l'origine pour Michèle Arnaud, et que Bijou, on y revient, avait déjà reprise sur son deuxième album, "OK Carole", en 78. Tant Michèle Arnaud que Bijou avaient, à l'époque, bénéficié du soutien vocal de Gainsbourg sur leurs versions respectives, chose évidemment impossible pour le Don Joe Rodeo Combo, à moins de jouer les déterreurs de cadavres, tout en espérant que le fumeur de Gitanes ait trouvé le moyen de se faire vampiriser ou zombifier entre temps. Apparemment, le Don Joe Rodeo Combo a préféré ne pas se risquer sur ce terrain plus que glissant. Autre reprise de l'album, "V'la des roses", adaptation du "Ramblin' rose" créé par Jerry Lee Lewis avant d'être popularisé par le MC5. Pour le reste, on a quelques charges contre les pseudo faiseurs de mode, qu'ils soient politiques ("Si vous n'aimez pas la ville") ou musicaux ("French touch pipi"), ainsi que de nouvelles versions des 2 titres parus en 45 tours en 2014, "Le rock est mort" et "La nuit je dors". Dans l'ensemble, le Don Joe Rodeo Combo nous délivre un power-rock'n'roll plutôt dodu, mais sans sucre ajouté, du genre goûté, avec de la cuisse et de la robe. Quoi de plus normal d'ailleurs, puisque les trois compères ont quelques antécédents à faire valoir, ayant tous un passé pour le moins chargé. Don Joe lui-même, également guitariste d'Indian Ghost, ayant officié auparavant chez les Boy Scouts ou le Prehistoric Pop, le bassiste Patrick Pelenc ayant servi dans la Sale Affaire, le groupe du québécois Jean Leloup, et le batteur Laurent Olivaud ayant fait ses classes au sein des Lucky Jungle Kids, ce qui m'a derechef fait replonger dans ma discothèque pour retrouver les exactions de jeunesse de tout ce petit monde. Un peu de nostalgie n'a jamais fait de mal à personne.

---

### **The PONCHES : Hum (CD, Monster Zero/One Chord Wonder)**

Damned ! Le temps que je me demande comment je vais bien pouvoir commencer cette chronique, tout en écoutant l'album des Ponches, pour m'imprégner de la douceur punk qui s'en dégage, que le machin en est déjà à son accord final, ou peu s'en faut. Y aurait-il quelque chose qui m'aurait échappé ? Ah ben oui, la durée totale du bazar, moins de 20 minutes, alors que je m'étais laissé abuser par le nombre de morceaux affichés, douze. Adonc, si mes vagues notions de calcul mental, difficilement inculquées par un instituteur revêché, n'ont pas trop buggé depuis toutes ces années, ça doit faire une honnête moyenne d'une minute et demi par chanson. Les gonzes feraient presque passer les Ramones pour de dangereux adeptes de musique progressive. Tout fout le camp. Y a plus de respect pour les ancêtres. Mais que fait la police ? Dans quel état j'erre ? Et tout le toutim philosophico-existential qui me traverse le cortex à mesure que je prend conscience que je ne suis finalement que bien peu de chose. Mais je reprends vite

mes esprits, je rappuie sur la touche "play", et je me remange aussi sec une méchante série de mandales pop-punk qui ridiculiserait Bruce Lee lui-même et n'en feraient qu'un aimable karatéka cacochyme à peine digne d'animer une tombola commerciale. Jamais je n'aurais cru qu'un quarteron de jeunes turinois serait capable de défier un Ferrari au petit jeu du trois accords départ arrêté. Pourtant, faut se rendre à l'évidence, le célèbre cavallino rampante vient d'en prendre un sérieux coup dans les naseaux. L'abattoir se profile dangereusement à l'horizon. Ca sent la lasagne surgelée pour le célèbre cheval noir. Manquerait plus qu'ils fassent subir le même sort à Tornado, et là, c'est sûr, je me retire dans un monastère tibétain et je ne bouffe plus que du riz complet jusqu'à la fin de mes jours. Même si je n'ai jamais été punk moi-même, au sens strict du terme, je viens néanmoins de prendre un sacré coup de vieux derrière les écoutilles. Hum ! Ils ne croyaient sûrement pas si bien dire en intitulant ainsi leur nouvel album.

---

### **RICCOBELLIS : We are on a mission (CD, Monster Zero)**

Les Riccobellis affichent clairement leur credo, ils sont en mission, point barre. Mais pas pour le seigneur, faut pas déconner, laissons ça aux cul-bénis, ou, à la rigueur, aux Blues Brothers. Non, eux sont en mission pour perpétuer la mémoire des Ramones. Hors des faux frangins, point de salut, tel est, en substance, le fond du discours du trio italien. Le plus drôle c'est que, eux, sont une vraie famille, avec 2 frangins, des vrais, des biologiques et tout, Simone (guitare-chant) et Roby (basse-chant), et leur cousin, Davide (batterie). Difficile de faire plus référencé. Et des références, cet album en regorge, depuis les catégoriques "I wanna live my life like Dee Dee Ramone" et "You were in love with Tommy Ramone", jusqu'aux plus suggérés "She was the one", "I better lock myself at home tonight", "You're my baby on LSD", "My girlfriend doesn't like Scarface", "I wanna kill you this saturday night" ou "I don't want to strangle you". 14 titres, comme les premiers albums des Ramones, en moins d'une demi-heure, les Riccobellis restent fidèles aux crachats de moins de 2 minutes, aux 2 accords réglementaires, aux riffs tronçonneuse, et aux harmonies vocales instinctives. Trop jeunes pour avoir eu une chance quelconque d'ouvrir pour les Ramones, les Riccobellis se sont rattrapés en assurant les premières parties de Marky et de CJ, ce qui revient presque au même. Comme le montre la pochette de ce second album, les Riccobellis montent à l'abordage le couteau entre les dents. En mission, d'accord, mais, en l'occurrence, le sabre s'est toujours avéré plus efficace que le goupillon en matière de conversion. Ce ne sont ni les chrétiens ni les musulmans qui me contrediront, eux qui ont toujours été adeptes de massacres de masse pour porter leur "bonne parole". Ceci étant, quitte à me faire exploser la cervelle, je préfère encore une bonne vieille guitare à n'importe quel calibre. On a les bras armés qu'on mérite.

---

### **VIBROMANIACS : Lost in the time tunnel (LP, Nova Express/Maloka)**

Régulièrement, bien que trop rarement à mon goût, les dijonnais de Vibromaniacs se rappellent à notre bon souvenir avec de parcimonieux albums. Celui-ci n'est que leur troisième en une douzaine d'années d'existence, on a connu plus soutenu comme cadence. Mais, la qualité prévalant toujours sur la quantité, avec les Vibromaniacs, on n'est jamais déçu. Leurs albums sont de purs joyaux garage, imprégnés de fuzz, nappés de Farfisa, enfumés de rythmes binaires. Les Vibromaniacs sont articulés autour d'un noyau dur constitué de Dr Psyk (chant, orgue), de the Axe (guitare) et de Mad Monk (basse). Du côté du batteur, c'est plus intermittent. Ils en ont déjà usé 3, un quatrième, Slugger Vinz, étant actuellement en cours d'électrocution. Sur ce disque, c'est Eric Lenoir (Gitanes et Mediums entre autres), qui bûcheronne comme un beau diable. Ce qui nous ramène aux rapports libidineux que les Vibromaniacs entretiennent avec Lucas Trouble, le Kaiser en chef qui est encore aux manettes sur cet album. Lucas Trouble est le dernier sorcier de l'analogique dans notre beau pays, et n'a pas son pareil pour s'assurer que les galipettes musicales des groupes qui passent dans son antre soient de celles qui amènent à l'orgasme mutuel en un tempo idéal. Et si les préliminaires impliquent de se perdre dans l'espace-temps, ce n'en est que meilleur. Comme les Fuzztones, en qui on voit forcément des cousins plus que germains des Vibromaniacs, les dijonnais sont d'un autre âge, d'une autre époque, d'une autre ère, d'un temps où l'on savait faire de la musique pour le plaisir et non pour l'argent, où l'on ne se piquait pas de pseudo reconnaissance intellectuelle, où l'on n'avait cure des salles subventionnées et aseptisées. Les Vibromaniacs sont des rustiques, des intraitables, des rustres, leur musique est simple, animale, élémentaire, elle vous vrille les tripes, vous presse les couilles et vous défonce le crâne, bref, elle est organique, pas artificielle, ce qui en fait toute la félicité, le sex-appeal, le glamour.